

Éducation bilingue et alternance des langues: la négociation du code en contexte scolaire

**Communication en séance plénière au cours du séminaire
"Éducation bilingue à l'école moyenne" à Saint-Vincent les 6 et 7 mai 1996*

Bernard Py

Professeur à l'Université de Neuchâtel

Je voudrais d'abord remercier mes collègues valdôtains non seulement de m'avoir invité aujourd'hui mais de m'avoir associé à leurs travaux. Pour moi, venir dans la Vallée d'Aoste et puis me confronter aux problèmes de l'enseignement bilingue, c'est une manière particulièrement heureuse de mettre à l'épreuve mes idées et puis de trouver des idées nouvelles surtout, et cette évolution personnelle pour moi a été possible grâce à mes collègues valdôtains.

Ce qu'on demandé de faire pendant ce petit exposé c'est d'une part de rappeler un certain nombre de notions de base qui sont tout à fait indispensables quand on réfléchit sur le bilinguisme, et puis ensuite de présenter quelques pistes qui sont à la fois linguistiques mais aussi pédagogiques, puisqu'il s'agit de résoudre surtout des problèmes pédagogiques.

J'ai noté, suite aux discussions que j'ai eues avec mes collègues valdôtains, un certain nombre de mots clés, d'idées qui devraient apparaître d'une manière ou d'une autre dans les quelques mots que je vais vous dire maintenant.

Je vais parler de la personne bilingue, qu'est ce que c'est qu'un bilingue, qu'est ce qui le caractérise et de la question du parler bilingue.

Vous savez que les bilingues sont quelque fois accusés de mélanger les langues, alors j'aimerais vous donner quelques

concepts qui vous permettent de penser, de réfléchir à cet aspect du bilinguisme.

Je vais parler aussi un peu du **rôle de la langue maternelle**. Quand je dis langue maternelle, je pense surtout à l'italien ou au patois; **de la relation entre langue et discipline, de cette idée selon laquelle le bilinguisme apporterait un certain gain cognitif dans l'éducation et enfin de cette notion de co apprentissage** que Graziella Porté a évoquée tout à l'heure.

C'est clair que c'est très ambitieux de parler de tout ça en quarante minutes, mais ce que je ferai c'est uniquement ouvrir des cases de réflexion et puis je pense fondamentalement que c'est les enseignants eux-mêmes qui doivent construire leur politique d'intervention dans les classes, mais pour ce travail c'est évident que des interactions avec des gens qui ont travaillé dans d'autres contextes bilingues peuvent être importantes.

D'abord quelques généralités sur la personne bilingue.

La première chose à dire c'est que *le bilinguisme est loin d'être une situation exceptionnelle à travers le monde*. En fait, dans le monde, il y a beaucoup plus de bilingues que de monolingues. J'entendais une fois une journaliste qui parlait dans un colloque sur le bilinguisme et qui disait qu'il faudrait peut-être cesser de s'intéresser aux problèmes des bilingues et penser un peu aux

problèmes des monolingues. Donc les gens qui ont peut-être des problèmes surtout dans le nouveau contexte social culturel dans lequel nous entrons maintenant, ce sont plutôt les monolingues. Je pense que *les bilingues* au contraire *ont des atouts importants* pour faire face à ces situations.

Je vais citer juste un exemple, le cas du *Cameroun*.

Le Cameroun c'est un pays africain dans lequel on parle à peu près 250 langues en plus de l'anglais et puis du français, qui sont des langues officielles, mais c'est évident que dans un pays de ce type là, il faut absolument parler au minimum deux ou trois langues si on veut tout simplement se déplacer à travers son propre pays, si on veut lire, communiquer avec d'autres personnes, avoir accès aux textes officiels etc..

Donc là, vous avez un exemple qui n'est pas du tout exceptionnel, mais qui est très représentatif de beaucoup de régions du monde où le plurilinguisme c'est quasiment une question de survie à partir du moment où on sort de son village. Donc ces bilingues, ces Camerounais, les membres de beaucoup de communautés à travers le monde, ne sont pas devenus bilingues à travers un apprentissage complexe et difficile, mais ce bilinguisme s'est construit peu à peu dans le milieu social, avec l'aide de l'école bien entendu, mais pas toujours.

Une conclusion que j'aimerais tirer de ce premier exemple c'est qu'*être bilingue* c'est effectivement comme l'a dit Monsieur l'Assesseur *quelque chose de difficile, mais en même temps la majorité des habitants de la planète y parviennent sans trop de problèmes*. Je crois donc qu'il ne faut pas se faire un souci excessif, ce sont les francophones en particulier qui ont quelque fois peur du bilinguisme, parce qu'ils partent d'une idée selon laquelle notre tête est faite pour maîtriser une langue et pas plus, et que l'espace occupé par la deuxième, la troisième, la quatrième langue risque d'empiéter sur la langue maternelle qui est vue comme quelque chose de sacré. Je crois que ça c'est une conception qui est assez fréquente en Europe mais à laquelle il ne faut pas s'attarder trop.

Voilà donc **quelques généralités pour la personne bilingue**.

Ce qu'on peut ajouter encore sur ce point c'est que, en général, on conçoit aujourd'hui *la compétence linguistique du bilingue, comme étant constituée de trois modules*: un module pour la première langue, un deuxième module pour la deuxième langue, et puis un troisième module qui coiffe les deux premiers et qui permet aux sujets de jouer avec ces deux langues, ou ces trois langues, ou ces quatre langues et d'adapter son type de parler, sa manière de s'exprimer en jouant sur les deux langues en fonction de la situation, en fonction de l'interlocuteur, en fonction des objectifs etc.

Maintenant **quelques mots sur le discours, sur le parler des bilingues**.

Un reproche qu'on fait très souvent au bilingue c'est de *mélanger*, c'est-à-dire d'utiliser des mots de la première langue en parlant la deuxième, des mots de la deuxième langue en parlant la première et puis de passer régulièrement et de manière inconsciente et désordonnée d'une langue à l'autre. Ça c'est un reproche assez fréquent, c'est un reproche qui vient essentielle-

ment de la part des monolingues. Il y a eu depuis quelques années, depuis vingt ou trente ans, énormément de travaux à travers le monde sur cette question, et la principale conclusion peut-être, c'est que cette façon de passer d'une langue à l'autre, n'est pas du tout un élément de perturbation, mais au contraire un élément d'enrichissement.

Je vais expliquer en quelques mots ce que j'entends par là.

D'abord quelque chose qui est banal. Je pense que vous savez tous ce que c'est qu'**un bilingue**. *C'est quelqu'un qui peut communiquer avec un nombre plus élevé de personnes que le monolingue*, dans le sens que dans ses déplacements dans le monde, la consultation des sources d'informations, il a un répertoire évidemment beaucoup plus large de formes possibles. Ceci dit, il est aussi évident pour les chercheurs que le passage d'une langue à l'autre c'est quelque chose qui permet notamment de structurer la communication, de structurer le discours. Pour prendre un exemple, vous savez qu'une des caractéristiques de presque tout discours je dirais, c'est ce qu'on appelle la **polyphonie**, c'est à dire par exemple *la capacité de passer d'un niveau discursif à un autre, de donner la parole à d'autres personnes, de citer* etc. Ce qu'on a observé de manière tout à fait frappante c'est *l'importance que joue dans la vie du bilingue, cette capacité à utiliser le changement de langue pour clarifier son discours, pour le rendre plus structuré vis à vis de l'interlocuteur*. Ça c'est un point sur lequel on pourrait revenir éventuellement dans certains des ateliers tout à l'heure.

Il y a aussi un autre effet du bilinguisme, du parler bilingue, du mélange qu'on a observé à **l'école maternelle**, ici à Aoste en particulier, c'est que *le recours à la langue maternelle dans la deuxième langue c'est très souvent un outil pour la construction de connaissances en L2*. C'est à dire que **le fait de pouvoir s'ap-**

puyer sur une infrastructure verbale, sur des schémas discursifs qui sont déjà élaborés en langue maternelle, c'est d'une certaine manière une façon de cadrer l'apprentissage, de formater, comme on dit en informatique, **le processus d'apprentissage de la deuxième langue**. Ça c'est quelque chose qui est important à relever.

Je crois qu'il faut absolument abandonner cette attitude normative qui consiste à dire que quand on a commencé à parler dans la L1 il faut absolument y rester. Le passage de la L1 à la L2 et de la L2 à la L1 c'est une richesse qui a même été exploitée parfois en littérature.



Vous savez que dans des pays comme les Etats-Unis, par exemple, il y a des poètes, des écrivains, des cinéastes aussi, qui ont joué sur le passage d'une langue à l'autre et qui ont grâce à ce passage créé un moyen d'expression culturel qui est tout à fait intéressant et qui mérite d'être valorisé.

Je crois que dans la Vallée d'Aoste vous êtes bien placés pour enrichir, créer des compétences bilingues chez les enfants qui permettent justement cet enrichissement réciproque de L1 par rapport à L2 et de L2 par rapport à L1.

Vous avez peut-être entendu parler d'un mouvement didactique qui s'appelle *L'éveil au langage-Language awareness* qui vient de l'Angleterre. C'est un mouvement qui part du principe que la comparaison entre deux langues, c'est-à-dire la réflexion comparative sur plusieurs langues, peut intervenir dans le développement cognitif de la personne, de l'enfant en l'occurrence, de ma-

nière tout à fait intéressante. Ce qu'on peut dire dans ce cadre là, c'est que apprendre une deuxième langue, communiquer dans une deuxième langue c'est aussi une manière de jeter un nouveau regard sur sa première langue, de même que le recours à la première langue permet aussi de jeter un regard original sur la deuxième langue.

Ce travail de contraste entre L1, L2, L3 etc., c'est quelque chose qui permet en tout cas de développer ce qu'on appelle *la conscience métalinguistique, c'est-à-dire la réflexion, la dimension réflexive que le sujet a sur ses propres activités langagières*. Là il y a quelque chose qui me paraît devoir être développé aussi.



Maintenant, quelques remarques à la suite de ce qu'a dit Madame Porté - sur la **relation entre langue et discipline**.

Je trouve que s'interroger sur la place de l'enseignement bilingue dans l'enseignement des mathématiques ou de l'histoire, par exemple, c'est une excellente manière d'aborder le problème du bilinguisme. En effet, ce que je vous ai dit tout à l'heure se limite à des généralités qui sont nécessaires mais qui seront peut-être un peu abstraites quand on est confronté à une classe. Il me semble après ce que j'ai pu entendre et voir jusqu'à maintenant, que s'interroger sur la manière dont on peut enseigner les mathématiques ou l'histoire dans un contexte bilingue c'est une question tout à fait légitime et qui permet certainement d'avancer dans la réflexion pédagogique sur le bilinguisme.

On a dit un certain nombre de choses, on a beaucoup discuté - avec les coordinatrices, Madame

Porté, et encore avec d'autres personnes ici - de l'articulation, *de la place du bilinguisme dans l'enseignement de l'histoire et des mathématiques*.

Il y a une ou deux idées qui sont ressorties que je vais mentionner maintenant, mais qui doivent être encore mises à l'épreuve avec votre collaboration.

La première remarque qu'on peut faire c'est que si on contraste mathématiques et histoire c'est par exemple que les mathématiques ont à disposition une terminologie qui n'est pas subordonnée à une langue particulière, par exemple le *triangle*, que vous le définissiez en italien, en français, ou en chinois, c'est toujours un triangle.

Je crois qu'il y a un certain nombre de notions mathématiques qui sont *supra langagières* qui échappent au conditionnement culturel qui est associé à l'utilisation d'une langue ou de l'autre.

En revanche, si vous prenez l'histoire et une notion comme celle de *révolution*, par exemple, c'est clair que le mot révolution en français n'a pas tout à fait les mêmes connotations, la même signification qu'en italien. C'est-à-dire que la notion de révolution, le concept de révolution va se définir peut-être un peu autrement si on le fait en français avec des documents francophones ou français que si on le fait en italien avec des documents italiens. Vous voyez tout de suite qu'il y a une base qui permet de mettre en opposition complémentaire le bilinguisme dans la classe d'histoire et le bilinguisme dans la classe de mathématiques, et je crois que dans ce contraste même il y a aussi une piste de réflexion intéressante c'est-à-dire que *le travail de conceptualisation dans un cadre bilingue peut emprunter des voies différentes les unes des autres*. C'est clair que le type de problème qu'on va avoir à résoudre dans l'enseignement des mathématiques ou dans l'enseignement de l'histoire, des problèmes de l'introduction du bilinguisme, vont être sensible-

ment différents dans un cas ou dans un autre. Dans un cas vous avez à faire à une terminologie **supra langagière**, la notion de triangle, la notion d'équation, la notion de droite etc., puis dans l'autre cas, vous avez en fait à faire à des concepts et à des notions qui vont se configurer de manière différente dans une langue et dans l'autre. Là, il y a une réflexion à faire qu'on a pas encore vraiment développée mais qui devrait être développée dans le cadre des groupes de travail qu'il y aura tout à l'heure. C'est de savoir dans quelle mesure, sous quelle forme une différence de ce type là doit être peut-être introduite dans le cadre pédagogique.

Une autre question qui a été soulevée c'est celle de **co apprentissage**.

Là aussi, il s'agit d'une idée qui doit être développée avec votre collaboration. *L'idée c'est que le maître ou le professeur qui utilise le français puis l'italien devant ses élèves, n'est pas nécessairement représentant de l'Académie française ou bien représentant des grammaires italiennes; c'est-à-dire ce que représente le professeur c'est une façon de parler le français parmi beaucoup d'autres possibles, une façon de parler l'italien parmi d'autres possibles, et je ne crois pas qu'il faille se faire le moindre complexe à propos des différences qui peuvent exister entre le français du professeur et puis le français de l'écrivain x, y ou z qui n'est jamais sorti de Paris, etc.*

Je crois que le français - comme toutes les langues internationales d'ailleurs - c'est une langue qui admet en son sein la variation. Il y a d'énormes différences, par exemple, entre le français parlé en Ile de France et le français parlé au Québec ou en Afrique. Je crois que la richesse d'une langue comme le français c'est justement d'autoriser ces variations, ces particularités dans l'usage de la langue et je crois que les Valdôtains ont tout à fait le droit de développer des variétés de français qui diffé-

rent un peu des variétés qu'on parle de l'autre côté des Alpes. Je crois que *c'est très important quand on est enseignant de langue dans un contexte bilingue, d'accepter l'idée qu'une langue c'est un domaine de variation*, contrairement à l'idée que certains donnent de la langue.

Ce qu'on observe dans la Vallée d'Aoste a quelque chose qui n'est absolument pas gênant, que moi comme linguiste francophone je perçois plutôt comme un enrichissement du français que comme un problème à résoudre.

Il y a un français valdôtain qui doit être valorisé et développé qui n'est pas différent du français de France, mais *qui a des particularités qu'il faut cesser de considérer comme des déviations, comme des fautes, comme des problèmes à résoudre. Il faut les voir* comme ce que c'est, c'est-à-dire *comme une particularité du français de la Vallée d'Aoste*. Cela me paraît important. Alors, c'est clair que par rapport à ces particularités du français de la Vallée d'Aoste, il y a évidemment la norme qui est transmise par la télévision, par les journaux, par les écrivains français. Je ne crois pas qu'il faut choisir là une norme plutôt qu'une autre, *il faut accepter que plusieurs normes coexistent* et puis ça implique peut-être aussi que *l'enseignant valdôtain affirme son identité linguistique et se mette aussi parfois en situation d'apprentissage* par rapport à ce français standardisé qui apparaît à la télévision ou dans les journaux.

Pour dire les choses d'une manière un peu différente, le professeur n'est pas nécessairement l'incarnation de la norme officielle.

On s'imagine toujours que les autres parlent mieux. Je crois qu'il faut accepter que **la langue varie** et puis que chaque communauté sociale, chaque communauté linguistique construite, *façonne ses propres normes* et d'une certaine manière des normes *qui se distinguent du français officiel, standardisé*. Ça c'est quelque

chose qui me paraît important.

Cette notion de **co apprentissage** peut d'ailleurs se manifester encore autrement: dans la découverte commune collective de particularité de l'italien, par rapport au français, et de particularité du français par rapport à l'italien.

Je verrais très bien par exemple, *des activités pédagogiques qui consisteraient à regarder l'italien à travers les connaissances acquises en français parallèlement à un examen qui consisterait à réfléchir sur le français, à partir des connaissances en italien ou en patois*. Je crois que vous avez en main **des instruments** qui sont extrêmement **puissants**; le recours à deux langues, la disposition des documents dans deux langues et puis cette richesse dans les documents, non seulement permet d'élargir le répertoire des documents à disposition des interlocuteurs possibles mais cela a des conséquences cognitives positives, je crois.

Quelques mots peut-être **sur cet aspect cognitif**.

C'est un sujet qui est extrêmement difficile. Je ne crois pas qu'on puisse dire de manière catégorique et définitive qu'un élève qui fait des mathématiques ou de l'histoire en français va automatiquement devenir un meilleur élève que l'élève monolingue. Ce qu'on peut dire, par contre, c'est que *dans un enseignement bilingue il y a des conditions qui permettent de faire quelque chose de meilleur*. Je ne crois pas qu'il y ait de conséquences automatiques; ce n'est pas parce qu'on travaille dans un cadre bilingue qu'on va nécessairement être meilleurs.

On peut cependant mobiliser des savoirs faire, des connaissances, des réflexes qui ont été installés par le bilinguisme et qui ne demandent qu'à être utilisés pour suivre une réflexion novatrice qui peut porter soit sur la langue, soit sur les deux langues mais aussi sur le contenu des disciplines.

Cela me paraît important à propos de ce qu'on appelle le **gain cognitif** (mais là, encore une fois,

je crois qu'il n'y a pas de conclusions définitives, bien assises, qui permettraient d'avoir une religion pédagogique toute faite). Ça, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup dans la situation de la Vallée d'Aoste: c'est *qu'il y a beaucoup de chose à inventer*.

Vous avez **des atouts** qui sont **énormes dans ce cadre bilingue**, mais je crois que ces atouts doivent être joués, ils ne vont pas être joués tous seuls; c'est vous qui devez les jouer; c'est vous qui devez tirer parti de ces connaissances, de cette conscience métalinguistique aiguë qu'on trouve chez les bilingues pour faire de nouvelles choses. Pour ça, je pense que seul le travail en atelier et l'expérience peuvent vraiment aider à découvrir de nouveaux moyens d'enseigner.

Maintenant, j'aimerais faire **quelques remarques sur la notion de choix de langue** parce qu'il me semble, après tout ce que j'ai vu et entendu, que le passage de l'italien au français, du français à l'italien c'est quelque chose qui fait encore problème.

Dans le cadre du comité d'évaluation, auquel j'ai eu l'honneur de participer également, *on s'est demandé comment on pouvait aider les enseignants à faciliter le passage d'une langue à l'autre, à le promouvoir de manière adéquate* pédagogiquement parlant. L'idée de base dans ce domaine - qui va diriger maintenant le travail des gens qui vont participer à l'évaluation - c'est essayer de faire un inventaire des facteurs susceptibles de favoriser le passage d'une langue à l'autre ou, au contraire, d'inhiber le passage d'une langue à l'autre.

Une des consignes qu'on a donné à des personnes qui vont visiter des classes, c'est d'établir **une liste de facteurs facilitateurs**. Ce qu'on va se demander c'est *quels sont*, par exemple, *les choix thématiques, les comportements pédagogiques, les réactions pédagogiques à ce que font les élèves etc. qui facilitent le passage*

d'une langue à l'autre, dans le sens où le maître le souhaite, et quels sont, au contraire, les comportements pédagogiques, les aptitudes des élèves qui vont freiner ou rendre plus difficile ce changement de langue.

Une question qui est ouverte, un des buts fondamentaux des processus d'évaluation, c'est d'**introduire dans la classe un regard extérieur** qui permet de décrire le fonctionnement de la classe dans une perspective un peu ethnologique ou ethnographique avec toujours en tête cette question: "Comment s'y prendre pour faciliter les passages linguistiques de L1 à L2 et de L2 à L1?" .



Je crois que si on arrive à établir des listes de facteurs facilitateurs ou inhibiteurs, on aura fait *un travail utile*. Il y a des facteurs qu'on pourrait appeler aussi incitatifs et puis d'autres inhibiteurs qui vont gérer, cadrer ces changements de langue à l'intérieur de la classe.

Je voudrais encore dire autre chose qui me paraît important au sujet du choix de la langue. *La question du choix de la langue se pose à deux niveaux différents*, très différents l'un de l'autre. Il y a le **niveau micro-discursif** et le **niveau macro-discursif**.

Quand on parle de *changement de langue* on pense plutôt, en général, au **niveau macro-discursif**. On va décider, par exemple avec les élèves, de lire un document historique en français, ensuite de l'exploiter en français, et puis ensuite de passer à l'italien à propos d'un autre document qui aborde le même problème et dans une perspective italienne plutôt que française. C'est-à-dire qu'on va parler vingt minutes français et puis après vingt mi-

nutes italien. Ça c'est le choix de langue macro, c'est-à-dire qu'on a à faire à de grandes unités, à des parties de leçons, à des leçons entières qui font l'objet d'une convention avec les élèves. On passe le contrat avec les élèves de parler L1 ou de parler L2 à propos de tels ou tels types d'activités.

Maintenant, le **niveau micro** qui me paraît aussi important mais qui est beaucoup **plus difficile à maîtriser**, c'est le *passage à l'intérieur d'une phrase d'une langue à l'autre*. On commence par exemple une phrase en français et puis on la termine en italien pour des raisons diverses (par exemple parce qu'on cite un auteur italien, ou bien simplement parce qu'on n'a pas le mot français en tête, alors on reprend le mot italien ce qui déclenche un passage plus long à italien). Il y a continuellement cette balance, cet équilibre entre le recours à L1 puis le recours à L2 qui se fait souvent de manière inconsciente parce que les changements durent peut-être une demie seconde, une seconde, deux secondes, trois secondes, mais pas beaucoup plus.

Encore une ou deux remarques plus générales avant d'arrêter.

J'aime bien, quand je parle de l'éducation bilingue, utiliser la notion de effet de loupe. C'est-à-dire que mon idée c'est que le **fonctionnement bilingue d'une classe** ou d'une communauté sociale en général, d'ailleurs, **permet de mettre en évidence des fonctionnements linguistiques qui existent aussi dans le contexte unilingue**.

Le bilinguisme agit un petit peu comme un colorant en médecine par exemple ou en biologie. Vous savez que quand on fait de la biologie il faut utiliser des colorants pour mettre en évidence des contrastes, des parties de préparation etc. Il me semble que le bilinguisme fait la même chose c'est-à-dire que, ce qu'on peut observer à travers le passage de l'italien au français ou du français à l'italien ce n'est pas simplement des phénomènes typique-

ment bilingues, mais c'est aussi des changements au niveau du discours de la classe. Il me semble que si on veut réfléchir sur le discours de la classe - sur la manière dont s'établit la communication au sein d'une classe - le fait qu'il y ait deux langues à disposition permet de mettre en évidence des phénomènes discursifs qui, de toute façon, existent aussi dans le cadre monolingue.

Vous savez qu'il y a eu beaucoup de travaux sur le discours de la classe, sur l'articulation entre le discours du maître, le discours de l'élève, la relation entre types de discours et puis entre thèmes d'enseignement. Il y a des études très fines, très poussées qui ont été faites dans ce domaine, et puis il me semble que si on étudie le même type de problème mais dans une communauté scolaire bilingue on va avoir un accès plus visible, plus intéressant à ces types de fonctionnement discursif.

Donc *le bilinguisme agit un petit peu comme une loupe qui permet de mieux observer le fonctionnement de la classe*.

Il me semble qu'un des avantages aussi d'une procédure d'évaluation c'est ça, c'est-à-dire que à partir des documents qui vont être établis dans l'évaluation on pourra contribuer à mieux comprendre comment fonctionne une classe, qu'elle soit bilingue ou qu'elle soit monolingue, peu importe en l'occurrence.

Voilà, je crois que je vais arrêter ici. J'ai fait allusion, de manière en général très rapide, à toute une série de problèmes, dont certains - ceux qui vous paraissent pertinents à vous - pourront ensuite être développés dans les ateliers.

Note:

* Cette communication est la transcription de l'exposé oral de Monsieur Bernard Py.